"Paris Match" 29 mars 1990

DIDIER MOURON

L'IMAGE DU SUBCONSCIENT

Didier Mouron ne sait pas dessiner... C'est lui qui le dit. Il n'a jamais appris.

En 1976, alors qu'il est fonctionnaire à la police des routes, il dessine entre autres les panneaux de prudence qui ialonnent l'autoroute N1. Mais déjà, il griffonne des bouts de papier. Kurt Furgler, alors ministre de la justice, en visite à Lausanne, remarque les dessins du jeune homme et l'encourage à poursuivre dans cette voie

Il faudra attendre 1983 pour que Mouron se décide à vivre de son art. Et du même coup, il veut réaliser un de ses fantasmes: aller voir les Indiens d'Amérique. Ce sera la tribu des Ojibway au Québec. Il y découvre une société complètement différente de celle de ses rêves d'enfant. Les Peaux-Rouges noient leur désespoir dans le whisky. Il en gardera des souvenirs d'amitiés et des visages tourmentés qu'il exprimera sur ses feuilles blanches. Après trois semaines passées dans la Baie d'Hudson, il gagnera Québec et se met en quête d'une galerie. En cette année 1984, c'est la fête de la voile. Toutes les galeries exposent des reproductions de voiliers. C'est là sa chance. Un artiste se désiste et les dessins de Didier se singularisent parmi les autres expositions. Il restera sept mois au Canada.

De retour dans son Chardonne natal, il expose au Mont-Pèlerin. Alors se déroulent deux événements importants pour la suite de sa carrière. Un homme d'affaires lui achète un tableau par téléphone, sur la base d'une photo parue dans un quotidien... L'homme, Raymond Jacot, est aujourd'hui son agent. Puis, une femme passe en coup de vent dans la galerie et lui dit qu'il doit absolument exposer à New York... Elle l'introduira dans la plus célèbre galerie de «Big Apple», celle de Kristen Richards. En décembre 1985, il accroche son style crayon-papier aux cimaises de la Trump Tower. l'un des plus fabuleux gratte-ciel new-yorkais. S'en suit toute une série d'aventures, toutes plus rocambolesques les unes que les autres. Au cours d'un transfert entre deux villes des Etats-Unis, huit tableaux disparaissent. Il en retrouvera sept chez des faussaires de Brooklyn. Le huitième, «Anaïck», est toujours outre-Atlantique et il espère bien le récupérer un jour..

Dans son atelier-galerie du Mont-

Pèlerin, entre quatre murs blancs, Didier dessine à la lumière artificielle entre trois et huit heures du matin. Il passe cinquante heures devant la feuille de papier, armé de son seul crayon. Il aggresse la feuille. Il sculpte plus qu'il ne dessine. Des paysages intérieurs, des sphères, des damiers, des ébauches de corps féminins. Difficile de le classer... où alors parmi les surréalistes. Et pourtant, il y a deux ans à peine, il ignorait presque l'existence de Dali! Les dessins de Mouron renferment tous plusieurs symbolismes. Celui du monde spirituel dont il aimerait se rapprocher. Celui des structures sociales rigides dont l'être humain rêve toujours de s'évader. Un monde de tortures intérieures qui sied bien à ce natif du cancer.

Mais, à 32 ans, Didier avoue aussi une passion pour l'être humain. Passion qu'il partage avec son épouse Isabelle et son fils Quentin. A regarder ses œuvres, on devient envoûté et l'on se dit qu'il n'est pas nécessaire de vouloir à tout prix leur donner une signification concrète.

JACQUES BERNASCONI PHOTOS MARTINE DUTRUIT



Didier Mouron - Le Style «papier-crayon»

1984 Québec

1985 New-York

1986 Chicago

1988 Les Antilles

1990 Retour au pays